NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

67 N° 1 1940

La signification des gestes du Christ

René THIBAUT (s.j.)

p. 14 - 31

https://www.nrt.be/fr/articles/la-signification-des-gestes-du-christ-2928

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LA SIGNIFICATION DES GESTES DU CHRIST.

Les gestes du Christ ne sont pas moins significatifs que ses paroles. Leur interprétation, moins réglée et moins sûre, n'en est peut-être que plus intéressante. La recherche, ici, est stimulée par l'appât de découvertes inattendues. Il y a sans doute bien des choses que le Christ n'a point dites expressément et qu'il a suggérées par sa façon d'agir. D'ailleurs, alors même que les gestes signifieraient les mêmes choses que les paroles, ils les feraient connaître autrement et enrichiraient ainsi les notions, souvent trop peu réelles, que nous possédions déjà.

Délimitons d'abord le champ de notre étude. Nous écartons les gestes qui ne font qu'un signe indivisible avec les paroles. Dans ce cas, en effet, le geste complète simplement le sens de la parole : « *Voici* mes frères », dit Jésus, en étendant la main vers ses disciples (*Mt.* XII,49). — « *Ceci* est mon corps », dit-il, en présentant à ses apôtres le pain qu'il vient de bénir et de rompre (*Mt.* XXVI,26). Logiquement nous devrions laisser également de côté les gestes rituels ou coutumiers, dont le sens, comme celui des images verbales, a gagné en précision à mesure que le signe s'oblitérait et s'effaçait devant la chose signifiée. L'interprétation de ces gestes-là n'est ni moins réglée ni moins sûre que celle des paroles. Nous commencerons donc par là et nous engloberons ainsi sous le nom de « gestes » *tous* les signes *non parlés* (actions, passions, omissions).

Après le sens *conventionnel,* par quoi les gestes sont fort voisins des paroles, nous examinerons successivement le sens *naturel,* le sens *typique,* le sens *messianique,* le sens *exemplaire* et, pour finir, le sens *théologique,* le principal incontestablement. Il va sans dire que nous ne prétendons aucunement découvrir, dans chacun des gestes du Christ, tous les sens susdits. Il arrive néanmoins que le même geste cumule plusieurs sens. Par exemple, les guérisons miraculeuses signifient la compassion pour les malades (sens naturel), la conversion des âmes (sens typique), l'avènement du Règne de Dieu (sens messianique), un procédé d'apostolat (sens exemplaire : *Mt.* X,8 ; *Mc.* XVI,18), la vertu divine opérant par le corps sacré de Jésus (sens théologique : *Lc.* V,17 ; *Mc.* V,30). Quant au sens conventionnel,

on le trouverait seulement dans certaines guérisons signifées par l'imposition des mains (*Mc.* VI,5).

I. *Le sens conventionnel.*

Comme les mots, les gestes ne prennent généralement un sens conventionnel qu'*à la longue*, par la vulgarisation du signe naturel, de plus en plus cliché, et du sentiment signifié, de moins en moins spontané. Exceptionnellement le sens d'un geste change *arbitrairement*, comme, entre conjurés, se crée un langage secret par l'altération de la signification courante de certains termes.

Jésus, qui a bien voulu se servir d'une langue toute faite, s'est pareillement accommodé des gestes reçus dans son milieu. Non seulement il s'est soumis aux règles de la politesse, demandant, par exemple, à son hôte la permission de lui poser une question (*Lc.* VII,40), mais, même dans la religion extérieure, il a évité de se singulariser. Il a été circoncis, présenté au temple et racheté (*Lc.* II,21-24) ; dès sa douzième année, il est monté à Jérusalem pour la fête (*Lc.* II,42) et, jusqu'à la fin, il a célébré la Pâque (*Mt.* XXVI,17). Il prie comme les autres Juifs, debout, les yeux levés au ciel (*Mc.* VI,41 ; VII,34 ; *Jn.* XI,41 ; XVII,1). Dans les synagogues, il commente l'Écriture en suivant les formalités d'usage (*Lc.* IV,16,17,20). Il fait presque un miracle pour s'acquitter de l'impôt religieux (*Mt.* XVII,23-26).

Sans doute, il n'a point voulu consacrer les minuties pharisaïques : il lui est arrivé de ne point se laver les mains avant le repas (*Lc.* XI,37) ou de toucher un lépreux pour le guérir (*Mc.* 1,41). On lui a fait grief aussi d'un bon nombre de guérisons sabbatiques. Nous ne pensons pas qu'il les ait multipliées à plaisir (1) ; il n'a point voulu tout simplement différer le bien (2), il a tâché aussi d'ouvrir ainsi les yeux aux Pharisiens esclaves de la lettre (3).

---

(1) La fréquence dans les récits évangéliques ne postule aucunement une fréquence proportionnelle dans la réalité ; elle s'explique par l'intérêt majeur qu'offraient les guérisons sabbatiques.

(2) Le Camus exagère : « Pour celui qui a tout pouvoir en main, le bien omis, c'est le mal commis... retarder de faire le bien, c'est devenir responsable du mal » (*La Vie de N.-S. J.-C.*, Paris, Oudin, 1907, p. 127).

(3) Mais il n'a pas voulu les irriter, comme le prétend Mauriac : « On

Jésus a-t-il attaché à quelques-uns de ses gestes un sens connu de ses seuls disciples ou de certains d'entre eux ? Il a créé un rituel pour la Loi nouvelle, les signes efficaces de la grâce, mais, ces gestes-là, il les fera par ses ministres, n'ayant pas besoin personnellement de ces canaux, puisqu'il est la source. C'est pourquoi aussi il n'emploie pas régulièrement pour guérir les malades le rite de l'imposition des mains : il se laisse toucher (*Mc.* III,10 ; V,27 ; VI,56), ou bien lui-même touche le malade (*Mt.* VIII,3 ; IX,29 ; *Mc.* I,41 ; VII,33 ; VIII, 23 ; *Lc.* XXII,51 ; *Jn.* IX,6).

Un seul cas de sens conventionnel soudainement établi par un accord explicite. A Jean, qui lui demande le nom du traître, Jésus répond : « C'est celui à qui je vais présenter le morceau trempé » (*Jn.* XIII,26). Selon l'usage, ce geste était une marque d'honneur ou d'amitié ; il devient tout à coup le signalement d'un ennemi. L'altération n'est pourtant pas aussi forte qu'il semble d'abord. Jésus n'avait-il pas enseigné qu'il fallait « faire du bien à ceux qui nous haïssent » (*Mt.* V,44) ? Plus chrétiens, les apôtres auraient deviné que l'offre du morceau trempé, ponctuant l'annonce que le traître est un des Douze qui met avec Jésus la main dans le plat (*Mc.* XIV,20), désignait Judas comme l'ennemi dont il était question.

L'apôtre félon devait bientôt après prendre sa revanche. Comme il avait été dénoncé par un signe d'amitié, lui-même allait livrer Jésus par un baiser : « Celui que je baiserai, c'est lui » (*Mc.* XIV,44). Mais quelle différence dans l'intention ! Le Sauveur voulait faire un suprême appel au cœur du misérable et, par son geste courtois, couvrir la sortie du traitre, sur qui les Onze auraient pu porter la main, tandis que Judas, en masquant sa trahison sous un baiser, ne songeait qu'à se mettre personnellement à l'abri des représailles. Saint Jean a tu le baiser sacrilège que mentionnent les Synoptiques, mais il est seul à noter l'offre du morceau trempé. De l'odieuse comédie, dont les uns ont raconté le dénouement, l'autre n'a retenu que

---

eût dit que le Fils de l'homme avait besoin de leur fureur. Il la nourrissait comme quelqu'un qui a peur que le feu ne retombe. Il ne choisit pas au hasard le jour du sabbat pour guérir un aveugle-né » (*Vie de Jésus*, Paris, 1936, p. 160). Nous ne dirions pas non plus avec Prat : « On dirait que le Sauveur choisissait à dessein ce jour-là pour opérer ses miracles » (*Jésus-Christ*, Paris, 1933, tome I, p. 309).

le début : en acceptant, sans se repentir, le signe d'amitié, Judas tendait déjà les lèvres pour le baiser final. Il nous a paru intéressant de confronter ainsi les deux seuls exemples de signes conventionnels (non usuels) dont Jésus fut, selon les évangiles, l'auteur ou la victime.

II. *Le sens naturel.*

Normalement tout geste non rituel, c'est-à-dire n'ayant point mué son sens original en sens conventionnel, doit avoir un sens naturel. Il arrive néanmoins que, pour trouver un sens décent à certains gestes du Christ, il faille chercher d'emblée un sens symbolique. Nous y reviendrons. Hors ces cas exceptionnels, les gestes du Christ, même les miracles, signifient naturellement quelque chose. Ainsi, comme nous l'avons dit, les guérisons miraculeuses sont des gestes de pitié. Seulement qu'on n'aille pas croire que la pitié qu'elles signifient ait pour unique ou principal objet les malades guéris ! Au contraire, si les évangiles notent que le Sauveur a compassion des malheureux qui seront guéris l'instant d'après (4), ils nous laissent conclure qu'il a pitié à plus forte raison de ceux qu'il ne guérira pas.

La foi est-elle requise pour découvrir le sens naturel ? Sans la foi, les gestes miraculeux feront figure de mystifications et certains gestes tout humains seront dénaturés. Par exemple, l'incroyant sera tenté d'attribuer à la peur le fait que plus d'une fois Jésus se dérobe à ses ennemis (*Lc.* IV,30 ; *Jn.* II,24 ; IV, 3 ; VIII,59 ; X,39 s. ; XI,54). Il verrait alors dans l'ovation du jour des Rameaux un essai tardif et manqué pour soulever le peuple et taxerait Jésus de maladresse pour n'avoir point saisi, comme ses « frères » l'y invitaient, l'occasion meilleure de la précédente fête des Tabernacles (*Jn.* VII,2-10). Il imputerait pareillement à la pusillanimité le geste du Christ fuyant, après la multiplication des pains, la foule qui veut le faire roi (*Jn.* VI,15).

Souvent, sinon le plus souvent, la raison suffit. Le rationaliste pensera comme nous que, si Jésus quitte Nazareth pour Caphar-

(4) *Mt.* XV,32 ; XX,34 ; *Mc.* I,41 ; X,47 ; *Lc.* XVII,13. Pareillement Jésus a pitié de la mère à qui il va rendre son fils (*Lc.* VII,13) et des deux sœurs à qui il va rendre un frère (*Jn.* XI,33).

naüm (*Mt.* IV,13), c'est afin de rendre son ministère plus fécond, comme il a, pour le même motif, quitté la Judée pour la Galilée (*Jn.* IV,3,43). S'il monte dans la barque pour enseigner (*Mc.* IV,1), c'est afin de n'être point pressé par la foule (*Mc.* III,9), et il s'y assied « soit que cette posture convienne bien au maître, soit que le mouvement de la barque, même arrêtée sur l'eau, gêne toujours un peu une personne qui est debout » (5). S'il quitte brusquement ses interlocuteurs (*Mt.* XVI,4), c'est pour couper court à une discussion inutile. S'il envoie des messagers annoncer sa prochaine arrivée (*Lc.* IX,52), c'est qu'il traîne à sa suite une troupe nombreuse à héberger. S'il n'entre pas tout de suite à Béthanie (*Jn.* XI,20,30), c'est qu'il désire voir d'abord en particulier les sœurs du défunt. Nul besoin non plus de foi ni de finesse pour interpréter le mouvement d'aller et retour qui mène l'excommunié, le matin, de Béthanie ou du mont des oliviers au temple ; le soir, du temple au mont des oliviers (*Mc.* XI,12,19 s. ; *Lc.* XIX,47 ; XXI,37 s.).

Toutefois, dès qu'on veut *préciser* la signification des gestes les plus naturels, la foi même ne suffit plus, et l'esprit de finesse est mis à forte contribution. Les signes les moins conventionnels, comme le retentissement sur le corps des émotions de l'âme, ne sont pas toujours faciles à lire. Les pleurs versés sur Jérusalem (*Lc.* XIX,41) n'ont rien de mystérieux, semble-t-il, mais que veulent dire au juste les larmes et le double frémissement de Jésus devant le tombeau de Lazare (*Jn.* XI,33,35, 38) (6) ? Au reste, les évangélistes se mettent rarement en peine de décrire exactement les jeux de physionomie ou les attitudes du Christ. Ils trouvent plus simple et plus commode de définir immédiatement l'émotion elle-même. Saint Marc, par exemple, note sobrement le regard (7) et l'interprète aussitôt, ici, comme un signe d'indignation et de tristesse (III,5) ; là, comme un témoignage d'affection (X,21). Ailleurs, il ne donne même

(5) Lagrange, *Evangile selon saint Marc,* Paris, 1929[5], p. 94.

(6) Est-ce uniquement compassion ? Jésus ne voit-il pas le présage de sa propre mort et de l'affliction des siens dans le deuil de Béthanie ? Cfr Willam, *Vie de Jésus,* tr. fr., Paris, 1934, p. 349. Voir aussi la belle page de Newman sur les larmes du Christ (*Paroch. serm.,* III, X, 149).

(7) « On trouve seulement une variante quand le regard pénètre dans l'âme » (Huby citant Lagrange, *L'Evangile et les évangiles,* Paris, 1929, p. 132).

pas l'interprétation : à nous de deviner les sentiments de Jésus et d'imaginer d'après cela l'aspect de son visage (VIII,33 ; X,23,27). Le contexte tranche parfois toute ambiguïté, comme pour les regards sur Pierre, avant son élection (*Jn.* I,42) et après sa chute (*Lc.* XXII,61).

Le silence des écrivains sacrés ajoute au charme des évangiles. La vie de Jésus nous paraîtrait moins réelle, si tout y était tiré au clair comme dans un roman. Quoi de plus agréable, en contemplant les gestes du Verbe fait chair, que d'en chercher la signification ? Que signifie le service des anges que saint Marc est seul à mentionner sans la moindre explication (I,13) ([8]) ? Pourquoi, le soir venu, Jésus passe-t-il soudain à l'autre bord (*Mc.* IV,35) ([9]) ? Est-ce uniquement pour se conformer à l'usage qu'il fait recueillir les restes après la multiplication des pains (*Jn.* VI,12) ([10]) ? Pourquoi, marchant sur l'eau à la rencontre de ses apôtres, fait-il semblant de dépasser la barque (*Mc.* VI,48) ([11]), comme il fera également semblant de continuer sa route, lorsque les disciples seront arrivés à Emmaüs (*Lc.* XXIV,28) ([12]) ? Que signifie cette écriture sur le sol poudreux, tandis que les Scribes accablent la femme adultère (*Jn.* VIII,6,8) ([13]) ? Pourquoi, lors de la dernière montée à Jérusalem, le Maître marche-t-il en tête ? Ce n'est pas un geste coutumier, puisque l'évangéliste le signale et ajoute que les apôtres en sont tout étonnés (*Mc.* X,32) ? Habituellement, sans doute, Jésus, sans souci de la poussière soulevée, se mêlait à la troupe : pourquoi, cette fois, marche-t-il en tête ? Ap-

(8) « Etait-il si épuisé (Jésus après son jeûne) qu'il n'aurait pu sans secours se rendre dans une région habitée ? » (Willam, p. 94).

(9) Est-ce pour fuir ses ennemis, ou pour mettre à l'épreuve la foi de ses apôtres ? Cfr Willam, p. 238.

(10) Pourquoi alors saint Jean juge-t-il bon de noter cet ordre qui n'aurait rien d'intéressant ? Les parallèles (*Mt.* XIV,20 ; *Mc.* VI,43 ; *Lc.* IX,17) montrent bien que l'on pouvait, sans cela, constater la quantité des restes.

(11) « Etait-ce pour se faire appeler, ou plutôt pour ménager la frayeur des apôtres ? » (Durand, *Evangile selon saint Matthieu*, Paris, 1927[10], p. 285).

(12) Cette fois, il veut évidemment se faire retenir.

(13) Voir l'interprétation fantaisiste de Mauriac (*Vie de Jésus*, 1936, p. 153). Comme si le regard du Sauveur pouvait offusquer la pécheresse ! L'explication de Le Camus est bien savante (*Op. laud.*, II, p. 234 s.). C'est en tout cas une façon de dire : « Allez-vous-en : vous voyez bien que je ne veux pas vous écouter ».

paremment, c'est une façon d'encourager les siens, tout en les avertissant qu'on ne va pas au-devant d'un triomphe temporel. Saint Luc note un signe analogue : « Quand les jours où il devait être enlevé du monde furent près de s'accomplir, il affermit son visage » (IX,51).

La difficulté de préciser le sens vient d'abord de la pénurie des renseignements, mais la sobriété de la narration n'est pas la seule raison de l'ambiguïté. Ce n'est pas même la principale raison. Loin d'obscurcir le sens, les silences évangéliques, en taisant les détails insignifiants, l'éclaircissent plutôt, comme la grille du cryptogramme en cachant les lettres inutiles. La grande raison de l'ambiguïté, c'est qu'à la différence des mots, les gestes sont des symboles extrêmement souples, à quoi l'intention de l'acteur fait prendre les significations les plus diverses. La difficulté est donc de connaître l'intention actuelle. Il y a souvent plus d'une intention recevable. Laquelle choisir ? Soit, par exemple, l'excursion du Sauveur en terre païenne (*Mt.* XV,21) : Jésus veut-il « dépister les émissaires du Sanhédrin (*Mt.* XV,1), se soustraire aux tentatives d'Hérode (*Mt.* XIV,3), donner à l'enthousiasme des foules le temps de se calmer (*Jn.* VI,15), compléter l'instruction des apôtres dans le silence de la retraite (*Mc.* VI,31), cueillir occasionnellement les prémices de la gentilité (*Mt.* XV,28) » ([14]) ou enfin « entendait-il seulement évangéliser les brebis d'Israël perdues au milieu des païens » ([15]) ? On peut croire que « le but principal du voyage était l'instruction des Douze, loin des foules tumultueuses et des controverses stériles » ([16]). Bien sûr, il n'est pas toujours nécessaire de choisir : un geste peut avoir naturellement plus d'un sens. Néanmoins est-il ordinaire que toutes les intentions de l'acteur soient sur le même rang, qu'il n'y en ait pas une qui domine les autres ? La hiérarchie des intentions n'est pas aisée à établir.

Pour élire le sens principal d'un geste, il faut avoir présent à l'esprit le sens global, non seulement de la scène où le geste s'insère, mais aussi du drame tout entier. C'est ici que la nécessité de la foi se fait le plus sentir : seul, le croyant est capa-

(14) Durand, *Evangile selon saint Matthieu,* Paris, 1927[10], p. 294.
(15) Le Camus, *op. laud.,* II, p. 136.
(16) Huby, *Evangile selon saint Marc,* Paris, 1927[11], p. 207.

ble de comprendre le plan du drame évangélique et de voir dans la croix le terme illuminant des scènes et des moindres gestes (17).

III. *Le sens typique.*

De même que les saints personnages de l'Ancien Testament préfiguraient le Messie à venir, ainsi le Messie lui-même a voulu, semble-t-il, figurer dans sa vie temporelle l'histoire de son Corps mystique. Le fait est que l'Eglise a connu, comme son Chef, ces alternatives de succès et de revers qui la mèneront comme lui à la suprême persécution, prélude de la gloire finale. En somme, le sens typique est assez clair, mais, dès qu'on en vient au détail, il se laisse rarement définir avec certitude et précision. Les Pères de l'Eglise, qui tiennent fermement le principe, varient tellement sur les applications, qu'ils n'ont jamais songé sans doute à les présenter autrement que comme de pieuses conjectures. Il en est d'ailleurs qui sont très recevables, et quelques-unes trouvent, dans le texte inspiré, une recommandation incontestable.

Saint Thomas enregistre l'interprétation symbolique qui voit, dans les vocations successives des bergers (*Lc.* II,8-20), des mages (*Mt.* II,1-12) et de Siméon (*Lc.* II,25-35), le type prophétique de l'expansion évangélique : d'abord, aux Juifs ; ensuite, aux Gentils ; enfin, aux Juifs de nouveau, Israël venant saluer son Sauveur avant de mourir comme le vieillard Siméon (18). Les deux pêches miraculeuses (*Lc.* V,4-7 ; *Jn.* XXI, 6,10 s.) font prévoir le fructueux apostolat de Pierre, d'autant plus nettement que Jésus lui-même a fait l'application : « Désormais ce sont des hommes que tu prendras » (*Lc.* V,10). Transparent également, le symbolisme de la barque de Pierre, d'où le Maître enseigne (*Lc.* V,3) et qui est sauvée du naufrage par une intervention miraculeuse du Christ soudain réveillé (*Mc.* IV,35-40).

La robe sans couture (*Jn.* XIX,23 s.) « représente, à n'en pas douter, l'Eglise une et indivisible » (19). L'eau et le sang

(17) Le paroxysme du drame est marqué par les événements de la fête des Tabernacles (*Jn.* VII). Cfr Willam, *op. laud.*, p. 302.
(18) *Summa theol.*, 3 pars, q.36, a.6.
(19) Calmes, *Evangile selon saint Jean*, Paris, 1904.

jaillis du Cœur percé par la lance (*Jn.* XIX,34) figurent aussi l'Eglise en tant qu'elle naquit de son Epoux mort, comme Eve d'Adam endormi (*Gen.* II,21). Le pain et le vin eucharistiques, nourriture de nos âmes, signifient encore l'unité chrétienne que le sacrement a pour fin d'assurer : le pain et le vin résultent, en effet, d'une multitude de grains.

N'arrive-t-il pas aussi que tel geste du Christ annonce un autre geste, personnel comme le premier ? Il ne s'agit plus alors du sens typique proprement dit. L'analogie autorise toutefois le rapprochement. On a ainsi confronté le geste de l'Enfant Jésus sortant du sein de Marie, sans blesser son intégrité virginale, et le geste du Ressuscité traversant, sans la briser, la pierre du sépulcre neuf. Nous comparerions volontiers les trois jours, durant lesquels Jésus adolescent se déroba à la compagnie de sa Mère, avec les trois autres jours qui marquèrent, au temps de la dernière Pâque, une plus terrible séparation. En se plongeant dans les eaux du Jourdain, le Sauveur songeait sans doute au sanglant « baptême » dont il devait être finalement baptisé (*Lc.* XII,50). En changeant l'eau en vin (*Jn.* II,7 s.), il symbolisait très vraisemblablement la substitution imminente de sa loi à l'ancienne. La soif qu'il demande à la Samaritaine de bien vouloir étancher (*Jn.* IV,8), comme celle qui le torture sur la croix (*Jn.* XIX,28), figurent l'ardent désir qu'il a de sauver nos âmes ou de gagner notre amour. La faim que déçut le figuier stérile (*Mc.* XI,13) figurait pareillement le regret de ne pouvoir goûter la conversion d'Israël (cfr *Lc.* XIII,6-9). Il est certain que les guérisons miraculeuses et les résurrections symbolisent la renaissance spirituelle et le pardon des péchés (cfr *Mt.* VIII,17 ; IX,6,12 ; *Jn.* V,21,25 ; *Mt.* XI,5 ; *Jn.* IX,39) (20), comme les expulsions de démons annonçaient le règne de Dieu (*Mt.* XII,28). Il est non moins certain que la première multiplication des pains est une image de l'Eucharistie, dont la promesse suit à bref délai (*Jn.* VI), et que l'Eucharistie elle-même annonce la Passion, dont elle sera le mémorial (*Mt.* XXVI, 26-29 et parall.). La Transfigu-

(20) La guérison *graduelle* de l'aveugle (*Mc.* VIII, 22-26) symbolise, selon Lagrange, la pédagogie du Maître aux prises avec l'inintelligence des disciples (*L'Evangile de J.-C.*, Paris, 1929, p. 246). Sur le sens typique des guérisons *à distance* (*Mt.* VIII, 13 ; XV, 28), voir Le Camus, *op. laud.*, II, p. 134).

ration préfigurait l'état définitif du Corps sacré : Jésus n'a-t-il pas interdit aux témoins d'en parler avant sa résurrection (*Mt.* XVII,9), faisant entendre par là que le spectacle était anticipé ?

Il y a enfin des gestes auxquels il faut bien donner d'emblée un sens symbolique. Telle la malédiction du figuier (*Mt.* XXI,19). Telle aussi la conservation des cinq plaies dans le Corps glorieux. L'Ascension elle-même pourrait-elle signifier premièrement la montée vers les astres ?

IV. *Le sens messianique.*

Prédits par les prophètes ou figurés par les types de l'Ancien Testament, maints gestes du Christ signifient : « Je suis le Messie attendu des Juifs ». Il fallait que, comme Adam (*Lc.* III,38), le Messie n'eût point de père parmi les hommes ; qu'il fût, comme Abel, immolé par la haine fratricide ; qu'il devînt le chef d'une nouvelle humanité, comme Noé, et, comme Abraham, du nouveau peuple élu ; qu'il fût prêtre, comme Melchisédech (*Hebr.* V,6 etc.), et victime, comme Isaac ; que sa gloire sortît, comme celle de Joseph, de l'humiliation et qu'il sauvât le monde, comme le patriarche avait sauvé l'Egypte ; qu'il légiférât comme Moïse (*Actes,* III,22), pontifiât comme Aaron (*Hebr.* IX, 11 ss.), souffrît comme Job, régnât comme David (*Lc.* I,32), ressuscitât comme Jonas (*Mt.* XII,40). Il fallait que le Messie naquît d'une Vierge (*Mt.* I,23), à Bethléem (*Mt.* II,5) ; qu'il s'exilât, comme Israël, en Egypte et en sortît comme lui (*Mt.* II,15) ; qu'il vînt habiter Nazareth (*Mt.* II,23) ; qu'il eût pour précurseur un nouvel Elie (*Mt.* III,3 ; XI,10 ; XVII, 13) ; qu'il montrât le plus grand zèle pour la sainteté du temple (*Jn.* II,17) ; qu'il évangélisât les pauvres (*Mt.* XI,5) et portât la bonne nouvelle jusqu'aux confins de la gentilité (*Mt.* IV,14) ; qu'il guérît les maladies et ressuscitât les morts (*Mt.* VIII,17 ; XI,5), qu'il ménageât les susceptibilités (*Mt.* XII, 19 s.) ; qu'il se heurtât à l'opposition des Juifs (*Mt.* XIII,14 s. ; *Jn.* XII,38-41) ; qu'il leur parlât en paraboles (*Mt.* XIII,35) ; qu'il fît son entrée à Jérusalem monté sur un ânon (*Mt.* XXI,5) aux acclamations des petits (*Mt.* XXI,16) ; qu'il fût rejeté comme un rebut avant de devenir la pierre d'angle (*Mt.* XXI, 42) et pâtit avant d'être glorifié (*Lc.* XXIV,26) ; qu'il se tût

comme l'agneau qu'on mène à la boucherie (*Isaïe*, LIII,7) et fût immolé en même temps que l'Agneau pascal (*Mt.* XXVI,2) ; qu'il fût abandonné de ses amis (*Mt.* XXVI,31), trahi par un d'entre eux (*Jn.* XIII,18), haï sans raison (*Jn.* XV,25), mis au rang des malfaiteurs (*Mc.* XV,28) ; qu'on se partageât ses vêtements et qu'on tirât sa robe au sort (*Mt.* XXVI,35 ; *Jn.* XIX, 24) ; qu'on l'abreuvât de vinaigre (*Jn.* XIX,28) ; qu'aucun de ses os ne fût brisé et que son côté fût transpercé (*Jn.* XIX,36 s.) ; qu'il fût élevé comme le serpent d'airain et que sa vue guérît l'humanité de la morsure de l'antique serpent (*Jn.* III,14) ; qu'il montât au ciel et s'assît à la droite de Dieu (*Actes* II, 34 s.).

Un jour viendra, espérons-le, où la vie de Jésus donnera la clef des anciennes Ecritures (cfr *Lc.* XXIV,27).

V. *Le sens exemplaire.*

Dieu a voulu nous faire semblables à lui : voilà pourquoi lui-même s'est fait semblable à nous. L'abaissement du Fils de Dieu jusqu'à l'homme opère le relèvement de l'homme jusqu'à Dieu. L'Homme-Dieu est évidemment le type exemplaire de l'humanité régénérée. Tout chrétien est un autre Christ : l'imitation de Jésus-Christ est son premier ou son seul devoir.

« Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (*Mt.* V,48) : ce commandement nous laisserait perplexes, si Jésus ne nous avait montré comment, étant homme, on pouvait imiter Dieu. Plus précisément il a dit : « Je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres » et il a ajouté tout de suite : « oui, comme je vous ai aimés, aimez-vous, vous aussi, les uns les autres » (*Jn.* XIII,34), étant entendu que « comme mon Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés » (*Jn.* XV,9). C'est bien cet amour-là qui fait du chrétien un autre Christ : « A ce signe on saura que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres » (*Jn.* XIII,35). Il s'agit donc d'un amour patent : la charité chrétienne doit être effective et prendre la forme du plus humble service. « Après que Jésus eut lavé les pieds à ses disciples (comme eût fait un esclave), il dit : « ...Je vous ai donné l'exemple, afin que, comme je vous ai fait (moi, le Seigneur et le Maître), vous (les

serviteurs et les disciples, dont la majesté ne s'oppose évidemment pas plus que la mienne à ce service humiliant) fassiez aussi » (*Jn.* XIII,12-16).

L'exemple même du lavement des pieds que Jésus a choisi et qui, convenant parfaitement dans les circonstances où il se trouvait alors, n'est sûrement pas de mise également en tous lieux et en tous temps, cet exemple typique nous avertit que l'imitation de Jésus-Christ doit porter plutôt sur ses intentions que sur ses gestes. Si donc, quand il s'agit de l'intérieur de Jésus, on n'a pas le droit de mettre des bornes infranchissables à notre imitation ; si nous pouvons et devons faire nôtres le plus possible les intentions de notre Modèle, chercher comme lui en toutes choses la volonté de Dieu (*Jn.* IV,34 ; V,30 ; VI,38), la gloire de Dieu et non la nôtre (*Jn.* V,41 ; VIII,50 ; XVII, 4), et nous soumettre intérieurement à tous nos frères jusqu'à nous tenir prêts à leur sacrifier notre vie (*Mc.* X,43-45), néanmoins il faut que la mesure et la prudence règlent nos gestes extérieurs et les maintiennent dans les limites convenables. La question se pose donc de savoir jusqu'où nous pouvons reproduire matériellement les gestes de Jésus.

Y a-t-il un seul geste de notre Modèle qu'il soit interdit à n'importe quel chrétien de reproduire tel quel ? Avec la grâce de Dieu, le moindre chrétien est capable de donner sa vie et de mourir volontiers sur la croix comme le Sauveur, et la foi des miracles rend pareillement un enfant capable de marcher sur les eaux comme Pierre à l'exemple du Christ (*Mt.* XIV, 28 s.). Il semble, après cela, que, même extérieurement, l'imitation ne connaisse aucune limite absolument infranchissable. Au contraire, c'est l'imitation intérieure qui ne pourra jamais atteindre, quoi qu'on fasse, à la perfection inouïe de l'Homme-Dieu. Mais l'imitation ne porte pas sur le *degré ;* dès qu'il s'agit du *mode* ou de la *nature* de l'acte, Jésus est toujours imitable intérieurement, pas toujours extérieurement.

Et d'abord, il est pas mal de gestes que Jésus n'a faits que pour ne point faire autrement que ses contemporains. Il serait absurde de se singulariser aujourd'hui en reproduisant ces gestes démodés. La véritable imitation consiste ici à se conformer aux usages reçus dans le milieu présent. Presque tous les gestes coutumiers de Notre-Seigneur signifient en effet :

« Soumettez-vous aux lois ou aux coutumes de votre temps et de votre pays ». Si elles sont déraisonnables, comme certaines pratiques des Pharisiens, l'exemple du Christ nous engage alors à nous singulariser, dussions-nous souffrir persécution de ce chef.

Ensuite, il y a des gestes qui convenaient à l'Homme-Dieu, mais qui seraient ordinairement peu convenables dans un pur homme. Il ne faut pas que, sous prétexte d'imiter Jésus, les jeunes chrétiens s'abstiennent de fréquenter les meilleures écoles (*Mc.* VI,2 ; *Jn.* VII,15), ou que, vers la douzième année, ils infligent à leurs parents une épreuve inattendue (*Lc.* II,43) ! Il ne convient pas non plus d'ambitionner le don des miracles, ni la faculté de se transfigurer, ni le privilège de ressusciter le troisième jour, etc.

Enfin, tous les gestes de Jésus ne furent pas choisis de *préférence* à d'autres ; il en est d'indifférents, qui ne furent élus que parce que, pour exister, un geste ne peut rester indéterminé. Aucune raison pour nous de reproduire ces gestes-là. Et lors même que le Christ les eût choisis délibérément dans une intention symbolique, ce ne serait pas un motif pour nous de reproduire ce choix.

Les circonstances étant autres, il peut arriver que, pour imiter vraiment notre Modèle, nous devions faire exactement le contraire de ce qu'il a fait : « Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le au grand jour » (*Mt.* X,27). Jésus lui-même tantôt se dérobe aux poursuites (*Lc.* IV,30 ; *Jn.* VII,30,44 ; VIII,59 ; X,39 ; XI,54 ; XII,36), tantôt les affronte (*Jn.* XVIII, 11 ; *Mt.* XXVI,53). Il ne faut pas invariablement se taire quand on est accusé faussement : l'exemple du « Jesus autem tacebat » (*Mt.* XXVI,63) trouve son correctif dans l'explication fournie par le Christ lui-même : « Si je vous réponds, vous ne me croirez pas ; et, si je vous interroge, vous ne me répondrez pas ; (quoi que je dise), vous ne me relâcherez pas » (*Lc.* XXII, 67 s.). Jésus ne se serait-il pas justifié, s'il avait eu la moindre chance de persuader ses juges ?

S'il y avait des gestes que le Christ a faits uniquement pour que nous les reproduisions, ce sont ceux-là évidemment qu'il faudrait imiter matériellement. S'il est vrai, par exemple, comme l'ont cru pas mal de Pères, que le Sauveur s'est communié

lui-même en instituant le Saint-Sacrement, voilà certes un geste qui ne peut signifier autre chose que : « Faites comme vous me voyez faire ».

« Le disciple n'est pas au-dessus du maître... Il suffit au disciple d'être comme son maître » (*Mt.* X,24 s.). Cela ne veut pas dire que les chrétiens ne puissent en aucune façon accomplir extérieurement des exploits plus grands que ceux du Christ même. « Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais et il en fera de plus grandes » (*Jn.* XIV,12). S'il y a souvent présomption à vouloir faire aussi bien que Jésus, il y a parfois pusillanimité à ne point vouloir faire mieux. Il est évident que l'Homme-Dieu a pu s'exposer à des dangers contre lesquels nous ne saurions trop nous prémunir, mais il est sûr aussi que, comme Modèle universel, il a dû généralement éviter les excès de tout genre. Il a mangé et bu comme la plupart des hommes (*Mt.* XI,19) et, si l'on excepte son jeûne de quarante jours, les ascètes ne trouvent rien dans sa vie qui autorise leurs mortifications extraordinaires (21). Il fut cruellement flagellé, mais jamais il ne s'est flagellé lui-même, comme le feront quantité de ses disciples. Bien plus, de nombreux martyrs ont marché au supplice avec une intrépidité plus apparente. Sainte Catherine de Sienne, assoiffée de souffrances, n'admettait pas que son Modèle eût supplié le Père d'éloigner de ses lèvres le calice d'amertume. Selon elle, Jésus aurait au contraire demandé avec larmes qu'un nouveau calice lui fût donné, plus amer que le premier, celui-ci n'étant écarté avec dégoût que parce qu'il était déjà vidé jusqu'à la lie ! Elle se trompait bien sûr, parce qu'elle oubliait jusqu'à quel point l'amour peut pousser la condescendance, mais elle avait raison en un sens, car la grâce peut nous demander des sacrifices que Jésus a paru décliner un moment, non qu'il ait manqué de courage pour les accepter aussitôt, mais parce qu'il a voulu éprouver lui-même l'hésitation devant la souffrance et l'humiliation, qui est le pire

(21) Toute la vie de Jésus, au contraire, depuis sa conception dans le sein de la Vierge jusqu'au moment où il confie sa Mère au Disciple vierge, recommande la virginité comme un idéal dont tout chrétien doit au moins approcher. Ici le geste est immensément plus significatif que la parole : le *logion* de *Mt.* XIX, 11 s. semble plutôt mettre une sourdine à l'entraînant exemple du Chef qu'inviter formellement les auditeurs à renoncer au mariage.

tourment des hommes infirmes que nous sommes tous. S'il nous arrive d'être portés par la grâce et d'aller joyeusement au-devant de la croix, il ne faudrait pas que, par souci d'imiter Jésus, nous tâchions d'étouffer cette joie surnaturelle et d'ébranler notre résolution.

Le Christ nous a donné l'exemple de toutes les vertus compatibles avec l'union hypostatique. La foi n'est pas du nombre. Or n'est-ce point cette vertu-là précisément qui nous coûte le plus ? N'y a-t-il point là, dans notre Modèle, une lacune regrettable ? D'abord, si la foi pure est incompatible avec la vision dont l'âme du Christ a joui sans cesse, la confiance, qui est la foi muée en amour, éclate dans toute la conduite de Notre-Seigneur et surtout dans sa mort (*Lc.* XXIII,46). Ensuite, le Christ est l'objet attirant de notre foi, et par là il nous la facilite plus encore que s'il nous en avait donné l'exemple. Tel est, en effet, le sens théologique de son geste total, comme nous espérons le montrer.

VI. *Le sens théologique.*

N'est-il pas étrange, à première vue, qu'ayant dessein de nous montrer Dieu autant que possible, le Verbe ait commencé par se faire homme le plus possible ? Exorde par insinuation ? Non pas, mais l'abaissement même que le Fils de Dieu consent à subir ainsi déchire comme un éclair la nuit de la Divinité et fait voir, derrière les attributs rationnels de majesté, de puissance, d'impassibilité, l'infinie Charité. C'est ainsi que la sainte Humanité nous montre le Dieu de la foi, non pas tant par ses amabilités intrinsèques, que par l'amour qu'atteste en Dieu sa seule existence à elle ; c'est sous cet aspect, en tant que signe de la Charité, qu'elle ne peut jamais être négligée sous prétexte qu'elle *n'*est *qu'*un moyen d'aller à Dieu. Elle est plus exactement le *seul* moyen d'aller au Dieu de la révélation (cfr *Jn.* XIV,6).

Ainsi entendu, le sens théologique de la vie de Jésus prime même le sens exemplaire. Il ne faut pas que, soucieux de reproduire les vertus de l'Homme-Dieu, nous soyons tellement fascinés par ses gestes particuliers, que nous n'ayons plus d'yeux pour le sens universel de l'Incarnation. Ce sens universel se

spécialise en quelque sorte dans la Passion. La Passion, en montrant à quoi tendait l'Incarnation historique, met en évidence l'aspect principal de ce mystère initial. Voilà pourquoi, sans doute, les mystiques authentiques ont toujours eu un culte spécial pour la vie douloureuse du Sauveur. On ne conçoit pas un saint qui ne contemplerait pas volontiers le Christ en croix (cfr *Jn.* III,14 s.). Toutefois le culte de la Passion n'est pas toujours bien entendu. Il arrive qu'on en fasse une pure émulation de souffrances et que le sens exemplaire, jusque dans le signe de la croix, prime le sens théologique. Ceux qui voient dans le Crucifié autre chose que la splendeur de l'Amour divin, ne font pas nécessairement un contresens, mais ils perdent de vue le sens principal ; et, s'ils le perdent de vue totalement, ils risquent de corrompre les autres sens, qui ne peuvent rester vrais que subordonnés au principal.

N'est-ce point afin d'assurer la primauté du sens théologique, que Jésus n'a fait que passer sur la terre, où pourtant sa présence visible eût pu nous servir de modèle jusqu'à la fin des temps ? Et pareillement la Passion sanglante n'a duré que quelques heures. N'a-t-il pas voulu nous affranchir ainsi de la fascination des images et s'effacer en tant que signe devant la Charité signifiée (cfr *Jn.* XVI,7) ?

Ce ne sont pas là des considérations en l'air. Tout le récit évangélique, sous sa quadruple forme, tend invariablement à la mort du Sauveur. La résurrection y vient finalement, comme le sceau divin, attester la valeur rédemptrice de cette mort *ignominieuse, mais elle n'y vient pas pour elle seule* (dans le récit inspiré) et, son rôle de garantie accompli, elle s'efface et laisse briller la Croix. Jésus, une fois glorifié, disparaît et demeure pourtant dans l'Eucharistie en souvenir de la Passion. C'est un geste des plus significatifs, que le Ressuscité ne manifesta guère l'éclat de son Corps glorieux, qu'il y fit voir et toucher les plaies de la crucifixion (22), qu'il n'apparût qu'à

(22) Selon la lettre du récit évangélique (*Lc.* XXIV, 39 ; *Jn.* XX, 20,27), le geste de montrer les cinq plaies serait un signe de reconnaissance. Tel est, en effet, le sens *naturel*. Mais, sur ce sens naturel se greffe un sens théologique : il ne servirait de rien de reconnaître Jésus ressuscité, si l'on oubliait qu'il est identiquement Jésus crucifié. Les apparitions ont pour fin de rappeler la Passion et d'y faire voir la condition de la Résurrection (*Lc.* XXIV, 26).

peu de gens (sauf une fois) et toujours à l'improviste (sauf une fois également), et qu'enfin l'Ascension, où la mise en scène rappelle davantage la splendeur de la Transfiguration, fut précisément le signal de la disparition jusqu'à la fin des temps.

Le sens de tout cela est que le Verbe s'est fait homme pour mourir. Il s'est fait chair à sacrifice par amour dans le sein de la Vierge (ce fut le geste initial) ; il s'est fait chair morte et sacrifiée sur la croix salutaire (ce fut le geste final). Cet apparent scandale est, en réalité, la grande révélation de la Charité divine.

Bref, le sens de la vie de Jésus tient dans ce syllogisme : Jésus est le Fils de Dieu (témoin sa conception virginale, sa naissance miraculeuse, son empire sur les démons, ses miracles, sa transfiguration, sa résurrection, son ascension). Or Jésus est *tout* charité (témoin son continuel dévouement aux hommes, à ses ennemis, son désintéressement parfait, sa passion et sa mort rédemptrices). Donc Dieu est Charité.

Afin de serrer davantage le raisonnement vécu, les éclairs de puissance et de majesté se produisent en union avec les abaissements les plus marqués. Le Fils de Dieu est conçu dans le sein d'une femme, mais cette femme, bénie entre toutes, est immaculée, et la conception virginale est l'œuvre du Saint-Esprit ; il naît dans une étable, mais sa Mère le met au monde sans déchirement ; il est déposé dans une crèche, mais c'est le signe de sa sublime origine que les anges donnent aux bergers ; il est circoncis comme tout israélite, mais il reçoit à cette occasion le nom de Jésus ; il est présenté au temple et racheté, mais cette humble démarche permet à Siméon de divulguer son rôle glorieux ; les mages, qui vont l'exposer involontairement à la haine d'Hérode, lui rendront hommage comme au roi des Juifs annoncé par l'étoile ; l'éclair de la douzième année prouve que l'obscurité qui précède, et celle qui suit surtout, est voulue et non subie : il se fait baptiser par son Précurseur, mais, à peine sort-il de l'eau que le ciel s'ouvre et le marque comme le Fils bien-aimé de Dieu, jamais plus aimé que dans son abaissement ; s'il est tenté par Satan, il est servi ensuite par les anges ; s'il ressemble aux fils de l'homme, le seul contact de sa chair guérit toute maladie ; s'il est vaincu par

le sommeil, il vainc d'un mot la tempête ; s'il paie l'impôt comme un serviteur, lui le Fils, c'est par un miracle ; s'il monte à Jérusalem pour y mourir, il y entre en triomphateur ; s'il se laisse arrêter, son seul aspect jette les gardes par terre ; s'il meurt dans l'angoisse, la nature prend son deuil ; son corps défiguré sort glorieux du tombeau et ses cinq plaies le décorent éternellement.

Ainsi la gloire n'apparaît jamais que pour sceller l'humiliation. L'exemple le plus typique est la Transfiguration. Jésus ne s'est montré radieux qu'aux trois témoins futurs de son agonie : ici le sceau fut posé d'avance, car le scandale eût été trop grand. Il suffit de confronter les deux scènes pour s'assurer qu'elles s'appellent l'une l'autre, en sorte que, séparées par un long espace de temps, elles s'unissent plus intimement que les événements binaires énumérés plus haut.

Lorsqu'on dit que Dieu *se cache* dans l'Incarnation, dans la Passion, il est bien entendu que le Dieu caché est uniquement le Dieu aux attributs rationnels, nullement le Dieu Charité, objet propre de la foi. Du moment que l'on croit à la filiation divine de Jésus, Dieu ne se montre jamais plus à nu que dans les abaissements de son Fils bien-aimé à cause de ses abaissements mêmes. Jésus crucifié pour notre salut est le grand Don de Dieu, le grand Signe de son amour (cfr *Jn.* III,16).

Nous n'oublions pas que le Christ donne naissance à l'Eglise sur la croix ; que l'Eucharistie est le fruit savoureux de l'arbre de la croix ; mais l'Eglise et l'Eucharistie sont des *signes* comme la Croix. Le Christ total est aussi un signe, c'est le *Signe* majuscule. Pourtant rien ne peut éclipser la Charité, qui est, elle, la *Chose signifiée*. Le sens suprême du christianisme, c'est incontestablement la nature intime de Dieu : Dieu est Charité.

R. THIBAUT, S. I.